

Franz-Olivier Giesbert

Robert Schuman, réveille-toi, ils sont devenus fous !

Franz-Olivier Giesbert

891 words

26 September 2013

Le Point

Copyright 2013 Le Point

L'éditorial de Franz-Olivier Giesbert

Angela Merkel mérite-t-elle le titre de grand homme de l'Europe ? L'Histoire a passé trop vite à la trappe le chancelier social-démocrate Gerhard Schröder, véritable initiateur du miracle économique allemand avec son Agenda 2010.

C'est aussi Gerhard Schröder que les Allemands ont réélu dimanche : après l'avoir battu naguère, Angela Merkel a en effet poursuivi sa politique, appliquant sans complexe le principe giscardien du "changement dans la continuité".

Le triomphe électoral de la chancelière montre que le modèle allemand a définitivement détrôné le modèle français : ça marche et, en plus, le peuple en redemande. Si la France veut avoir une chance de remonter la pente à son tour, il faudra qu'elle cesse de vivre dans la nostalgie et accepte, comme l'Allemagne, de réinventer son État-providence.

On ne cédera pas au merkélisme bêlant, ce n'est pas le genre de la maison. Sur l'état de son pays, il y a au demeurant beaucoup à redire : l'Allemagne fabrique de la pauvreté et peine à réintégrer les exclus du système. Exactement comme la France, mais à la différence près que la dynamique économique allemande, basée sur des performances industrielles, ne peut que tirer vers le haut les classes plus défavorisées. De l'autre côté du Rhin, elles ont des perspectives. Pas chez nous.

Le succès allemand excite les aigreur et les jalousies sur notre continent. Notamment en France, où, le ridicule ne tuant pas, nos germanophobes de toutes obédiences se croient autorisés à déployer un discours aussi lamentable que catastrophiste sur l'Allemagne et ses "petits boulots". Sans se demander s'il ne vaut mieux pas des "petits boulots" que pas de boulots du tout.

Les autruches pullulant, comme chacun sait, dans notre pays, il y a beaucoup de Français qui refusent de voir en face la vérité allemande. Les paléomarxistes, vivant généralement de prébendes étatiques, qui changent les statistiques quand elles ne vont

pas dans leur sens. Les cyniques, dont la jobarderie tient lieu d'échine idéologique et qui misent sur l'europhobie, valeur montante à la Bourse électorale. Les nationalistes morbides, qui ont décidé de sortir leur Maurras du tiroir et rêvent, dans leur cerveau reptilien, de déclarer la guerre à l'Allemagne de toute urgence avant qu'il ne soit trop tard. Plaignons-les.

De droite ou de gauche, ils incarnent tous le même symptôme : la peur de la mondialisation d'une France fatiguée qui ne croit plus en elle-même et voudrait se mettre en apnée pour quelques siècles, en attendant des jours meilleurs. Toujours la stratégie de la ligne Maginot, qui nous a, il est vrai, si bien réussi en 1940...

Face au déferlement des niaiseries europhobes ou germanophobes, il n'y a qu'une solution : l'offensive. Pour François Hollande, c'est le moment ou jamais de saisir la main qu'Angela Merkel lui a tendue l'an dernier quand elle lui a proposé sans succès une relance européenne. Ce serait la meilleure façon d'en finir avec la guéguerre des modèles qui nous divise et de retrouver une communauté de destin entre nos deux pays.

Jusqu'à présent, c'était le moteur franco-allemand qui faisait avancer l'Europe. Depuis que nous avons voté non au référendum de 2005 sur la Constitution européenne, ce moteur est cassé. Nous semblons même avoir tiré un trait sur la déclaration fondatrice de l'inventeur historique de l'Europe, Robert Schuman, démocrate-chrétien en voie de béatification, peut-être même de canonisation, et ministre français des Affaires étrangères : se proposant d'éliminer "l'opposition séculaire de la France et de l'Allemagne", cette belle figure y célébrait, le 9 mai 1950, "la contribution qu'une Europe organisée et vivante peut apporter à la civilisation".

"L'Europe n'a pas été faite, nous avons eu la guerre", disait Robert Schuman ce jour-là. Aujourd'hui, l'Europe se défait tranquillement et meurt à petit feu sous les coups répétés de politiciens à la pleutrerie abyssale, qui en ont fait leur bouc émissaire. Sans oublier les incompréhensions franco-allemandes et les innombrables boulettes des bureaucrates de Bruxelles à l'autoritarisme borné.

Que faire ? Eh bien, faire l'Europe ou, plus précisément, la relancer. "Le succès n'est pas hors de portée", assure même Sylvie Goulard dans un pamphlet vif et revigorant : Europe : amour ou chambre à part ? (1), qui remet les idées en place. Il ne nous manque qu'une paire d'hommes ou de femmes d'État, des deux côtés du Rhin, pour relever le plus grand défi de cette décennie.

1. Flammarion, collection "Café Voltaire".

PS : À propos de grand homme, un nombre impressionnant de personnalités ont signé un appel pour le transfert des cendres de Pierre Brossolette au Panthéon. Il paraît que François Hollande préférerait "panthéoniser" une femme et, sur ce plan, il a incontestablement l'embarras du choix, de George Sand à Simone Weil. Mais, en ces temps de doute collectif, le nom de Pierre Brossolette, acteur et martyr, s'impose. Parce que c'était un héros et que, dans un pays qui se respecte, les héros doivent prendre le pas sur les autres, fussent-ils de grands hommes ou de grandes femmes.

Par Franz-Olivier Giesbert